

Brett Bailey, Africa remix

L'artiste sud-africain présente en France sa version de « Macbeth » et son installation « Exhibit B »

REPORTAGE

TOULOUSE - envoyée spéciale

Brett Bailey porte discrètement son identité mixée. Tee-shirt comme, veste en cuir rouge, physique typiquement *british*. N'étaient le bonnet blanc finement tressé et le collier de perles colorées, rien ne le distinguerait d'un membre de la tribu « arty » européenne, plutôt dans sa composante nordique. La veille au soir, son *Macbeth* très librement inspiré de l'opéra de Verdi a fait un triomphe au Théâtre Garonne de Toulouse, comme il remporte un succès fou partout où il passe en Europe depuis des mois, de Bruxelles à Lisbonne.

L'artiste sud-africain, à la fois metteur en scène et plasticien, y fait montre de son talent très particulier pour le mixage des genres et des styles, et pour un théâtre de combat assorti d'une dimension spectaculaire et festive. Le nom de sa compagnie, Third World Bunfght, le dit d'emblée, d'ailleurs : le « tiers-monde », comme on l'appelait autrefois, étant associé ici au terme « *bunfght* », qui désigne à la fois la bagarre et la fête.

La bagarre et la fête, c'est aussi ce qu'il vit lui, le Sud-Africain blanc qui connaît d'un côté le succès avec *Macbeth*, dans lequel il met en scène des acteurs-chanteurs congolais rescapés de la guerre au Kivu, et de l'autre la polémique avec *Exhibit B*. Dans cette installation, qui tourne elle aussi en Europe depuis quatre ans, Bailey met en scène, sous forme de tableaux vivants, des performeurs noirs dans des scènes inspirées des « zos humains » et de l'histoire coloniale européenne.

Partout, à Vienne (Autriche), à Bruxelles, à Avignon, où elle a été présentée au Festival en juillet 2013 (*Le Monde* du 16 juillet 2013), à Paris (au 104, en novembre 2013), l'installation a été un choc émotionnel, et a été présentée sans faire l'objet de polémiques,

le public n'ayant – à juste titre – pas le moindre doute sur le sens du message délivré par l'artiste quant à l'idéologie colonialiste. Elle a commencé à susciter la controverse quand elle est arrivée au Royaume-Uni, au Festival d'Edimbourg en août, puis à Londres, où elle devait être présentée au Barbican Centre en septembre, et où elle a été déprogrammée à la suite des pressions de groupes accusant l'œuvre de racisme.

Travail critique

Aujourd'hui, *Exhibit B*, qui doit à nouveau être montrée au Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis et au 104, provoque également un débat de polémique en France. Une pétition circule sur Internet pour faire interdire l'œuvre, à l'initiative de John Mullen, qui se présente comme un « militant anticolonialiste ». Elle a, à ce jour, été signée par un peu plus de 2 000 personnes. John Mullen dit que « l'argent public ne doit pas financer un zoo humain ».

Or *Exhibit B* est une œuvre d'art tout à fait pensée, qui n'est en rien une simple reproduction des « zos humains » de la fin du XIX^e siècle. C'est au contraire un véritable travail critique et cathartique, voire thérapeutique, qu'effectue l'artiste sud-africain au fil de ces tableaux vivants qui évoquent divers épisodes de l'histoire coloniale. L'important ici est qu'il s'agit d'art vivant : dans *Exhibit B*, l'important est le jeu de regards qui s'instaure entre les performeurs incarnant ces hommes et ces femmes « chosifiés » par l'idéologie colonialiste, et les spectateurs. Dans *Exhibit B*, c'est l'histoire qui vous regarde dans les yeux, et on n'en sort pas indemne.

Cette polémique laisse Brett Bailey réveillé, lui qui vient d'un pays dont le régime s'acharnait à séparer, à classer et à assigner chacun à son « identité ». « Aucune des personnes à l'origine de ce mouvement n'a vu *Exhibit B*. Ils se ba-

Dans « Exhibit B », c'est l'Histoire qui vous regarde dans les yeux, et on n'en sort pas indemne

vaient dans la presse ou sur Internet pour m'accuser de racisme », dit-il avec un sang-froid très britannique.

Ces attaques laissent l'artiste sud-africain d'autant plus réveillé, sans doute, que, né en 1967, il a bien connu le régime de l'apartheid. Et que toute son œuvre vise, depuis le milieu des années 1990, à faire éclater dans sa richesse la culture noire non seulement de son pays, mais de tout le continent.

Brett Bailey a eu l'enfance ordinaire « de tous les petits Blancs de la classe moyenne ». Sa famille, d'origine anglaise, était installée dans le pays depuis 1674. Le père et les hommes de la famille travaillaient dans l'industrie informatique et pétrolière. « Les seuls Noirs que nous fréquentions étaient les employés de maison autorisés à entrer dans les zones habitées par les Blancs. Comme beaucoup d'enfants de ce milieu [son compatriote, le chorégraphe et performeur Steven Cohen, en a fait une pièce, *The Cradle of Humankind*], j'ai été en partie élevé par une nounou noire, qui était comme une seconde mère. Je n'ai jamais entendu parler de Nelson Mandela pendant mon enfance. Dans ce milieu, les Noirs étaient identifiés comme des ennemis, terroristes, communistes ou émeutiers ».

La prise de conscience a eu lieu au lycée, où le jeune homme s'est mis à fréquenter des familles blanches beaucoup plus libérales, favorables à l'abolition de l'apartheid. Elle n'a jamais cessé depuis, Brett Bailey s'attachant encore et encore à découvrir ce monde qu'on lui avait caché. Dans ce tournant des

années 1980-1990 où l'Afrique du Sud voit souffler un vent de contre-culture venu de l'Amérique des années 1960, il part dans un petit village de l'est du pays étudier les secrets et les cérémonies des Sangomas, des sortes de chamanes.

Il y a chez lui quelque chose d'un anthropologue, fasciné par le rituel et la transe (il a aussi taillé la route en Inde et à Bali), mais un anthropologue qui fréquenterait les cabarets et aurait pratiqué, à l'université, l'analyse structurale des textes à l'américaine. Le théâtre au sens classique du terme ne l'a « jamais intéressé ». La scène est pour lui un formidable terrain d'exploration de la culture du continent et de son histoire, dont il déplore qu'elle soit si mal connue en Europe, alors que « l'Afrique a été depuis si longtemps le terrain de jeu des puissances européennes ».

Imagerie africaine

Brett Bailey a fait du mixage l'essence même de son art, à l'image de ce *Macbeth* emblématique de son travail, qui mêle la musique, essentielle chez lui dans le rapport à l'émotion, et un travail visuel sur l'imagerie africaine, le design de ses titres, et de ses objets quotidiens. Et qui juxtapose des scènes réjouissantes, comme celles où le couple *Macbeth*, tout vêtu de peau de panthère, évoque nombre de dictateurs africains, et des moments bouleversants, où le choeur des sorcières se transforme en cérémonie pour les victimes de la guerre dans l'est du Congo.

Alors, évidemment, on lui pose la question qui tue : comment c'est, d'être à la fois blanc et africain ? « Compliqué », « Mais certainement pas plus que d'être noir et de vivre en banlieue parisienne », conclut-il à la veille de rejoindre Saint-Denis pour expliquer, encore, le sens du projet *Exhibit B*.

FABIENNE DARGÈ

Macbeth, d'après l'opéra de Verdi. Conception et mise en scène : Brett Bailey. Musique : Fabrizio

Cassol. Festival d'automne. Nouveau Théâtre de Montreuil, 10, place Jean-Jaurès, Montreuil. Les 18, 19, 21 et 22 novembre. De 12 € à 24 €. Durée : 1 h 30. En italien surtitré en français. Puis à la Ferme du Buisson/Espace Lino-

Ventura, à Torcy, les 25 et 26 novembre, et à l'Hippodrome de Douai le 29 novembre. *Exhibit B*, par Brett Bailey. Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis, du 27 au 30 novembre. Le 104, à Paris, du 7 au 14 décembre.

LA IMAGINACIÓN DEL FUTURO

SCÈNES D'AMÉRIQUE LATINE

THÉÂTRE / CRÉATION 2014

Marco Layera / Teatro La Re-Sentida

→ En ESPAGNOL surtitré français



SAMEDI 22 NOVEMBRE 21H

durée 1h25 / de 7,50 € à 12,50 €
15h accueil après // 20h rencontre // 21h spectacle

Navette Châtelet 19h, sur réservation.

RENCONTRE AVANT SPECTACLE à 20h : « Ecrire le monde autrement »

Avec le metteur en scène Marco Layera, Luis Briceño, réalisateur chilien, Frédéric Hocquard, directeur d'Arcadi, Nathalie Huerta, directrice du théâtre Jean-Vilar. Animée par Marie-José Sirach, chef du service culture de l'Humanité.

www.theatrejeanvilar.com

1 PLACE JEAN-VILAR 94400 VITRY-SUR-SEINE

THÉÂTRE JEAN-VILAR

PREMIER BILLET À 7,50 €

01 53 50 13 42